

# SUZANNE FORFER : UNE DIRECTRICE D'EXCEPTION FACE À L'OCCUPATION



De 1940 à 1944, le lycée Marie-Curie n'a pas échappé, comme d'autres lycées de la région parisienne, à l'occupation de ses locaux par l'armée allemande. Première directrice du lycée Marie-Curie, par son courage et son autorité, Suzanne Forfer réussit à faire fonctionner, en dehors de ses murs, son établissement occupé.

Suzanne Forfer est née le 24 février 1889 à Valence dans la Drôme où son père Joseph Forfer était inspecteur d'académie. Il s'installa ensuite avec sa femme et ses 3 filles à Laon où il finit sa carrière comme inspecteur de l'Aisne. Natif de Moselle, le père de Suzanne Forfer avait participé comme engagé volontaire à la guerre de 1870 qui s'acheva par l'annexion de l'Alsace-Moselle à l'Allemagne. Il disparut en 1906, sa fille n'avait que 17 ans.

Reçue 5<sup>e</sup> au concours de l'École normale supérieure de Sèvres en 1909 et 2<sup>e</sup> à l'agrégation d'histoire en 1913, Suzanne Forfer enseigna un an au collège de Douai de 1913 à 1914. Sa carrière fut interrompue de 1914 à 1918 avec l'occupation de Laon par l'armée allemande où elle vivait, ainsi que sa mère et ses deux sœurs. Ayant perdu son fiancé mort à Verdun en 1916, elle entama une carrière de chef d'établissement après la guerre.

Suzanne Forfer.  
© Archives des Amis de Sceaux.

# LE LYCÉE DE JEUNES FILLES DE SCEAUX

Suzanne Forfer fut nommée directrice du lycée Marie-Curie par arrêté ministériel à compter du 1<sup>er</sup> septembre 1936, après avoir dirigé le collège de Laon de 1919 à 1925, le lycée Montgrand à Marseille de 1925 à 1934, puis le lycée Lamartine à Paris. Hormis Marie-Curie, il n'existe alors dans la banlieue sud aucun lycée pour les jeunes filles. Le lycée Lakanal accueillait les garçons depuis 1885. Des professeurs du lycée Lakanal, dont Émile Morel, fondèrent en 1897 pour les filles le Cours Florian, cours secondaire privé qui à partir de 1930 fut rattaché au lycée Lakanal.

M<sup>lle</sup> Forfer le jour de l'inauguration sur le balcon de la salle de dessin. Jean Zay, au premier plan, tourne le dos. © Archives des Amis de Sceaux.



Les associations de parents d'élèves du Cours Florian et du lycée Lakanal, épaulées par Auguste Mounié, maire d'Antony, Jean Longuet, maire de Châtenay-Malabry et Édouard Depreux, conseiller municipal, futur maire de Sceaux, obtinrent l'acquisition par la mairie du terrain de l'actuel lycée Marie-Curie, cédé ensuite à l'État qui finança sa construction. Conçu pour 1200 élèves par l'architecte Émile Brunet entre 1932 et 1936, le lycée ouvrit ses portes le 9 octobre 1936, accueillant 496 élèves, du jardin d'enfants au baccalauréat, en passant par les classes primaires.

Le lycée n'étant pas totalement achevé à la rentrée du 9 octobre 1936, qui d'ailleurs fut repoussée après la date réglementaire, l'inauguration eut lieu à la fin de l'année scolaire le 19 juin 1937 en présence notamment de Jean Zay, ministre de l'Éducation nationale, et Irène Joliot-Curie, fille de Marie Curie, avec son époux Frédéric Joliot. Suzanne Forfer avait été nommée par décret chevalier de la légion d'honneur la même année, et devint officier du même ordre en 1952. Irène Joliot-Curie fut dans l'immédiat après-guerre membre du conseil d'administration du lycée.

# LAKANAL DANS LES ABRIS DE MARIE-CURIE

Suzanne Forfer, avant que la guerre n'éclate, était très attentive à la mise en sécurité des élèves de l'établissement dont la construction a respecté les instructions de la Défense Passive. La principale loi «relative à l'organisation des mesures de protection et de sauvegarde de la protection civile» parut au *Journal officiel* de 1935, la France craignant déjà des attaques aériennes. L'organisation régulière d'exercices de descente dans les neuf abris sous le lycée Marie-Curie était préconisée.



© Collection Hélène Offret.

Les préfectures de Police et de la Seine (dont dépendait Sceaux) avaient envisagé dès 1937 l'évacuation des enfants grâce à un plan de dispersion. Suite à la déclaration de guerre de la France et l'Angleterre à l'Allemagne le 3 septembre 1939, des Scéens partirent avant même l'offensive allemande en mai 1940. La rentrée scolaire de 1939 fut particulière: le gouvernement demanda aux familles qui avaient éloigné leurs enfants de la capitale de faire leur rentrée scolaire dans l'école où ils se trouvaient.

Leur lycée partiellement occupé, d'abord converti par l'armée française en hôpital militaire, les élèves de Lakanal eurent cours, pendant l'année scolaire 1939-40, dans le lycée Marie-Curie. Les effectifs, fixés par la capacité des abris, furent réduits à moins de 500 élèves pour chaque établissement. Lycéennes de Marie-Curie et lycéens de Lakanal étudiaient dans des ailes différentes et par demi-journée. La cantine du lycée Marie-Curie fut supprimée.

La galerie sous le grand hall dessert des abris fermés par des portes blindées, portant encore les indications des classes auxquelles ils étaient attribués, ici celui pour les «Secondes» inscrit à la craie. Pour résister aux bombardements, les plafonds des abris sont renforcés de métal par d'imposants étais. Plusieurs abris disposent d'une cabine contenant un équipement sanitaire.

# L'OCCUPATION DU LYCÉE PAR LA LUFTWAFFE

Dès le mois de juin 1940, Suzanne Forfer perdit son logement de fonction au lycée, occupé par l'état-major de la *Luftwaffe*, armée de l'air allemande, en charge des aérodromes de Villacoublay et Toussus-le-Noble, de même que l'Économe M<sup>me</sup> Waldner. Suzanne Forfer habitait pendant la guerre un logement proche du lycée, 112 rue Houdan. De même, la surveillante générale Juliette Sardou et ses sœurs, dont la maîtresse primaire Rose, durent quitter en 1943 leur logement au pavillon Cauchy.



Un bunker après-guerre à l'angle des rues Émile-Morel et Voltaire, à proximité de l'entrée du pavillon Cauchy. © Archives municipales de Sceaux, 1Fi 202.

Des salles de classes furent transformées en dortoirs, en bureaux, et en cinéma. Des douches furent aménagées dans les vestiaires de la cour basse. Les sous-sols furent aménagés en dépôts d'armement. Des postes d'observation et des batteries de défense anti-aérienne furent installés sur les terrasses.

Ces dégâts matériels nécessitèrent après-guerre d'importantes réparations dont le montant dépassa 3 millions de francs. De nombreux documents administratifs du lycée après-guerre réemployaient le verso de formulaires laissés par la *Luftwaffe*.

## TÉMOIGNAGE DE JACQUES KLEM, ALORS EN PRIMAIRE

Pendant toute la durée de la guerre, le lycée Marie-Curie était occupé par l'armée allemande, et les classes primaires furent hébergées au Petit Château. Le plus court pour s'y rendre, était de passer en contrebas du lycée. **On tremblait un peu** en approchant de la sentinelle qui montait la garde devant le portail qui s'ouvre au bas de la rue Gaston-Lévy. Mais juste après, la curiosité était attirée par le **câble tendu entre les deux bastions sud du lycée, sur lequel circulait un avion miniature qui transportait sans doute des messages d'une aile à l'autre.**

© Archives des Amis de Sceaux.

Trois blockhaus ou bunkers en béton armé furent construits aux abords du lycée, ainsi que des galeries souterraines pour les relier aux sous-sols.

# LE LYCÉE MARIE-CURIE RÉFUGIÉ À LAKANAL

Les classes du lycée Marie-Curie, qui commençait à cette époque à partir de la classe de Sixième, trouvèrent refuge au lycée Lakanal, en partie occupé par un hôpital militaire allemand qui avait réquisitionné les dortoirs de l'internat. La cohabitation des deux établissements scolaires, fonctionnant de manière indépendante, demanda des trésors d'organisation et de diplomatie à la directrice M<sup>lle</sup> Forfer et au proviseur M. Guillon, dans



Classe de 5<sup>e</sup> du lycée Marie-Curie au lycée Lakanal, en 1943-44, avec M<sup>lle</sup> André, professeur de Lettres.

© Collection Colette Boidin.

un contexte très tendu. Les conseils d'administration du lycée Marie-Curie, dont les procès-verbaux ont été conservés dans les archives du lycée, se tenaient dans le cabinet de la directrice au lycée Lakanal, en présence du maire André Deillon.

Les demi-pensionnaires de Marie-Curie mangeaient à la cantine du lycée Lakanal. Le lycée Marie-Curie participait au budget du lycée Lakanal, notamment pour la cantine et le chauffage. Les élèves des classes à examens (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> partie du baccalauréat) avaient cours dans le bâtiment de l'infirmerie. Renée Hudeley, élève en Première A" en 1940-41, se souvient de cours de gymnastique dans le parc du lycée près de soldats allemands marchant au pas de l'oie.

## SUZANNE FORFER, RAPPORT DU 31 MARS 1941

Au cours de la séance de rentrée, pour lutter contre l'impression de tristesse que nous subissions toutes, je disais que la valeur des études ne dépendait pas de la beauté et de la commodité des locaux. Mais, à l'heure actuelle, je me rends compte qu'un certain minimum est nécessaire et je vérifie ce que je n'ignorais pas par ailleurs : que notre beau lycée Marie Curie, si calme, si harmonieux, si bien aménagé pour le travail et pour le jeu, était vraiment un lieu d'élection.

# LES CLASSES PRIMAIRES AU PETIT CHÂTEAU

Le lycée Marie-Curie accueillait dans ses murs des classes primaires, allant de la 11<sup>e</sup> à la 7<sup>e</sup>, précédées du jardin d'enfants comprenant deux sections. Ces classes étaient mixtes, accueillant sous certaines conditions quelques garçons, tout comme celles du lycée Lakanal accueillaient des filles. Suite à la déclaration de guerre, les classes primaires furent fermées en 1939-40 et les enfants dispersés en province suivant les consignes de la Défense Passive.

En 1940-41, André Deillon, maire de Sceaux, mit à disposition le Petit Château pour les classes primaires. Le lycée Lakanal ne pouvant recevoir toutes les classes secondaires, les classes à examen furent aussi placées au Petit Château et certaines classes primaires accueillies par des particuliers. À partir de 1941-42, des salles ayant été libérées par l'occupant au lycée Lakanal, toutes les classes primaires, et le jardin d'enfants, se trouvaient rassemblées au Petit Château et les classes secondaires au lycée Lakanal.



Chez M<sup>me</sup> Jarry, rue du Maréchal Joffre. Classe de 9<sup>e</sup> avec M<sup>le</sup> Irène Tertois et de 7<sup>e</sup> avec M<sup>me</sup> Germaine Fabre en 1940-41.

© Collection Annick Bourdillat.



Au Petit Château. Classe de 8<sup>e</sup> en 1941-42 avec M<sup>le</sup> Gabrielle Devynck qui devint aveugle en 1944 en partie à cause du faible éclairage de sa salle de classe selon M<sup>le</sup> Forfer.

© Collection Annick Bourdillat.

# DES CONDITIONS DE TRAVAIL DIFFICILES

De nombreuses familles quittèrent la région parisienne avant même l'offensive allemande en mai 1940. Les effectifs du lycée Marie-Curie furent divisés par deux, passant de 850 à moins de 400 élèves. La moitié des professeurs partirent en détachement en province dans d'autres lycées, en fonction souvent de

### RAPPORTS TRIMESTRIELS RÉDIGÉS PAR SUZANNE FORFER

LE 8 JANVIER 1943

En second lieu, la vie matérielle est difficile pour la plupart des enfants, à la maison et même au lycée : **la question des chaussures est capitale et entrave toute l'activité sportive** - la sous-alimentation contre laquelle les parents ont lutté en envoyant leurs enfants dans des régions plus favorisées, pendant les grandes vacances, recommence à faire sentir ses mauvais effets - enfin, nous travaylons dans **des classes le plus souvent très mal chauffées**, et par conséquent peu propices à l'effort intellectuel.

LE 31 MARS 1942

Depuis le début de l'année, **le niveau des études est moins bon qu'avant la guerre**, et même peut-être moins bon qu'à la fin de l'année dernière, bien que les examens de passage nous aient permis d'opérer une certaine sélection parmi les élèves. - Il faut sans doute attribuer cette déficience aux médiocres conditions de vie matérielle: **sous-alimentation dans bien des familles** - pénurie de chauffage - longs trajets à couvrir par les temps de neige et de verglas - Comment obtenir des efforts suivis alors que **telle enfant travaille chez elle sans feu** - que **telle autre a les mains crevassées d'engelures** - et que beaucoup pâtissent d'un ravitaillement insuffisant ?

leurs attaches familiales. La plupart des professeurs et élèves partis en province revinrent durant l'année scolaire 1940-41.

Suzanne Forfer persuada certaines familles habitant à Paris, d'inscrire leurs enfants aux lycées Fénelon et Victor-Duruy en raison des difficultés de communication et surtout de l'absence de demi-pension au lycée Lakanal, obligeant les élèves à effectuer quatre trajets par jour. La demi-pension fut rétablie en 1941-42 à la grande satisfaction des parents, car cela assurait à leurs enfants **un repas convenable que la pénurie ne leur permettait pas de fournir**.



### TÉMOIGNAGE D'UNE JEUNE FILLE SCOLARISÉE EN 5<sup>E</sup> EN 1943-44

Des biscuits caséinés étaient distribués au lycée. Certains garçons les conservaient pour les offrir aux filles quand ils prenaient le métro de la ligne de Sceaux à la sortie des cours. M<sup>me</sup> Forfer, qui prenait également le métro (devenu aujourd'hui le RER), surprit un jour le manège et convoqua immédiatement les jeunes filles concernées dans son bureau pour les rappeler sévèrement à l'ordre.

# AU MOMENT DES ALERTES AÉRIENNES

Suzanne Forfer veillait au respect des préconisations de la Défense Passive en diffusant aux enseignants les instructions de fonctionnement lors des alertes anti-aériennes. Les élèves scolarisés à Lakanal se réfugiaient dans les abris souterrains du lycée. Le danger le plus redouté étant une attaque avec des gaz de combat. La principale règle en vigueur était de contrôler que chaque élève était en possession de son masque anti-gaz distribué par la Défense Passive.

## TÉMOIGNAGE DE JACQUES KLEM, ALORS EN PRIMAIRE

La sirène annonçant une alerte nous faisait sursauter, on nous mettait en rang pour nous emmener au jardin de Sceaux [jardin de la Ménagerie], où avaient été creusés des abris. Nous nous assyions sur les bancs installés de chaque côté du boyau. Quand il faisait trop froid, la maîtresse entonnait un « Y'a du roulis, y'a du tangage » et nous nous balancions de droite et de gauche en n'évitant pas de nous bousculer un peu, pour nous réchauffer.

© Archives des Amis de Sceaux.

Les élèves scolarisées au Petit Château se réfugiaient dans une tranchée-abri sous le jardin de la Ménagerie. Les alertes et les descentes aux abris furent très nombreuses au printemps 1944, causant beaucoup de fatigue aux élèves restant debout, certains abris étant dépourvus de bancs.

## Alertes au moment des mouvements

Si je puis à nouveau la curiosité à obtenir quand le signal d'alerte retentit au moment d'un mouvement : le Professeur dont le cours n'arrive, ou vient de se terminer, doit assurer la descente aux abris et est responsable des élèves jusqu'à la fin de l'alerte.

Le seul cas où les Professeurs pourraient se considérer comme libres est le cas où la collègue qui a les élèves à l'heure immédiatement suivante viendrait les relayer.

Sceaux 22 Janvier 1944  
La Directrice

© Archives départementales.

## EXTRAIT DU PV DU CONSEIL D'ADMINISTRATION DU 24 MARS 1942

**M<sup>me</sup> Catesson** [professeur d'histoire, dont la fille était scolarisée au lycée Marie-Curie] prend la parole pour signaler l'insuffisance des sous-sols qui servent d'abris en cas d'alerte : sous-sols non étayés où passent toutes les canalisations de la maison, et où les élèves doivent tenir debout dans une demi-obscurité !

**M<sup>me</sup> la directrice** répond qu'elle n'ignore rien de ces graves inconvénients et que l'Administration supérieure s'en inquiète aussi puisqu'un rapport a été demandé récemment. Elle ajoute que du moins dans les sous-sols les élèves seraient protégées contre les éclats de la D.C.A. et le bris des vitres. D'ailleurs en utilisant ces galeries souterraines, elle ne fait que se conformer aux instructions reçues en novembre 1940.

# DES PROFESSEURS AIDANT LA RÉSISTANCE

Un document émanant du réseau de résistance Ronsard Troène révèle le rôle joué par les sœurs Fourquet, Madeleine, professeur de lettres, et Marguerite, professeur d'anglais, ainsi que M<sup>lle</sup> Simone Perrachon, adjointe d'enseignement. Des témoignages oraux affirment que les sœurs jumelles ont hébergé un aviateur à leur domicile et que Madeleine Fourquet transportait sous les yeux des Allemands des documents cachés dans une brouette au lycée Lakanal.

D'autres témoignages oraux révèlent l'engagement d'autres professeurs dans la Résistance: M<sup>lle</sup> Lucienne Portier, profes-

seur d'italien; M<sup>me</sup> Suzanne Turlot, professeur d'histoire, et son mari, Gilbert Turlot, également professeur d'histoire à Lakanal; M<sup>me</sup> Suzanne Choplin, professeur de sciences physiques, qui confiait la transmission de documents à son fils Jean, âgé de 14 ans, qui utilisait son vélo.

Suzanne Forfer fit semblant d'ignorer l'action de ses collègues résistantes. Sa participation en 1944 à la fondation du journal *Le Monde*, au côté du résistant Hubert Beuve-Méry, et l'estime de ce dernier, qui vint à ses obsèques en 1976, laissent penser que son rôle fut plus actif qu'il n'apparaît dans les documents. Ni Suzanne Forfer, ni ses collègues résistantes ne firent état de leur activité après-guerre.



Classe de 6<sup>e</sup> en 1961-62 avec Madeleine Fourquet. ©Musée du Lycée.

## LISTE DES PERSONNES AYANT AIDE NOS AGENTS

Nota: Cette liste de personnes absolument bénévoles a été établie dans l'ordre des services rendus à savoir: a) services précieux, que je ~~étais~~ suis heureux de voir récompensés par témoignage officiel de reconnaissance. b) services occasionnels pouvant être sanctionnés par un certificat de civisme s'il y a lieu.

- a) Mme Bourguin St.Luc par Evreux (Eure)
- Mr. Gris 54,r.Lemercier 17\*
- Mr. Stalie 15,r.de la Présentation 20\*
- M Mr. Delpech Direct.Ecole du Barrage, Sarcelles (Seine)
- Mr.le Secrétaire de Mairie.Jauny par Luzarches (Seine)
- M<sup>les</sup>.Fourquet 6,r.Gentil Bernard, Fontenay-aux-Roses (S)
- M<sup>lle</sup>.Perrachon 17,r.du Lycée, Sceaux (Seine)
- Mr. G.Baron, Crédit Lyonnais, Bv. des Italiens, Paris

A.Darracq (Dupuy)  
Adjoint au chef du RESEAU TROÈNE.

©Service historique de la Défense, Vincennes.

# DES ÉLÈVES VICTIMES DE L'OCCUPANT



Selon les archives de l'académie de Paris, le lycée Marie-Curie comptait trois élèves juives, mais ce chiffre est sous-estimé. D'après les témoignages oraux de M<sup>me</sup> Orjollet, alors professeur d'histoire, et de Silva Aslanian, qui passa le baccalauréat en 1942, Suzanne Forfer protégea les élèves juives scolarisées au lycée en ne les obligeant pas à porter l'étoile jaune, imposée par l'ordonnance du 29 mai 1942, et en tenant une double liste des élèves : une liste interne et une liste pour les contrôles des Allemands où les noms pouvant être identifiés comme juifs étaient changés. Silva Aslanian raconte que M<sup>lle</sup> Portier, résistante et traductrice de Dante, proposa que tous les professeurs et élèves portent l'étoile jaune, ce que Suzanne Forfer refusa ne voulant pas prendre une telle responsabilité vis-à-vis des élèves.

En décembre 1940 et janvier 1941, le médecin-chef de l'hôpital militaire du lycée Lakanal reçut deux lettres anonymes dont l'auteur l'injurait personnellement et vilipendait l'armée allemande au nom de ses camarades. L'affaire poussa le proviseur de Lakanal, inquiet d'une possible fermeture, à écrire aux parents d'élèves. Deux lycéennes en 3<sup>e</sup> au lycée Marie-Curie furent interrogées. L'une avoua avoir écrit ces lettres pour obtenir la fermeture du lycée. Elle écopa d'un mois de prison. L'autre fut relâchée. Aucune ne poursuivit sa scolarité au lycée. Elles sont décédées en 2017 et 2022.

Effectifs des élèves Juifs dans les établissements d'enseignement secondaire de l'Académie de Paris

Établissements de Garçons	Établissements de Filles
Louis le Grand	20
Montaigne	14
Henri IV	10
St Louis	25
Charlemagne	25
Condorcet	14
Janson	17
Bluifor	33
Voltair	12
Carnot	3
Michelot	1
Lakanal	1
Pasteur	12
Rollin	84
Cl. Bernard	7
M. Berthelot	6
Collège moderne Sèvres	86
Eure et Loir	1
Loiret	1
Marne	2
Oise	5
Seine et Marne	6
Seine et Oise	9
	323
	280

©Archives nationales.

Kommandant von Gross-Paris,  
Militärverwaltungstab

Paris, den 17. März 1941

Die Schülerinnen Irene A. und Evelyn C. haben 2 anonyme Briefe an den Chefarzt des Militärlazaretts in Sceaux gerichtet, in denen sowohl persönliche Beleidigungen, wie auch Beschimpfungen der Deutschen Wehrmacht angesprochen waren. Bei den Vernehmungen gab die erste der beiden genannten Schülerinnen an, dass sie diese Briefe geschrieben habe, um die Schließung ihres Lyceums, mit dessen Lehrpersonal sie nicht zufrieden sei, herbeizuführen.

©Archives nationales.

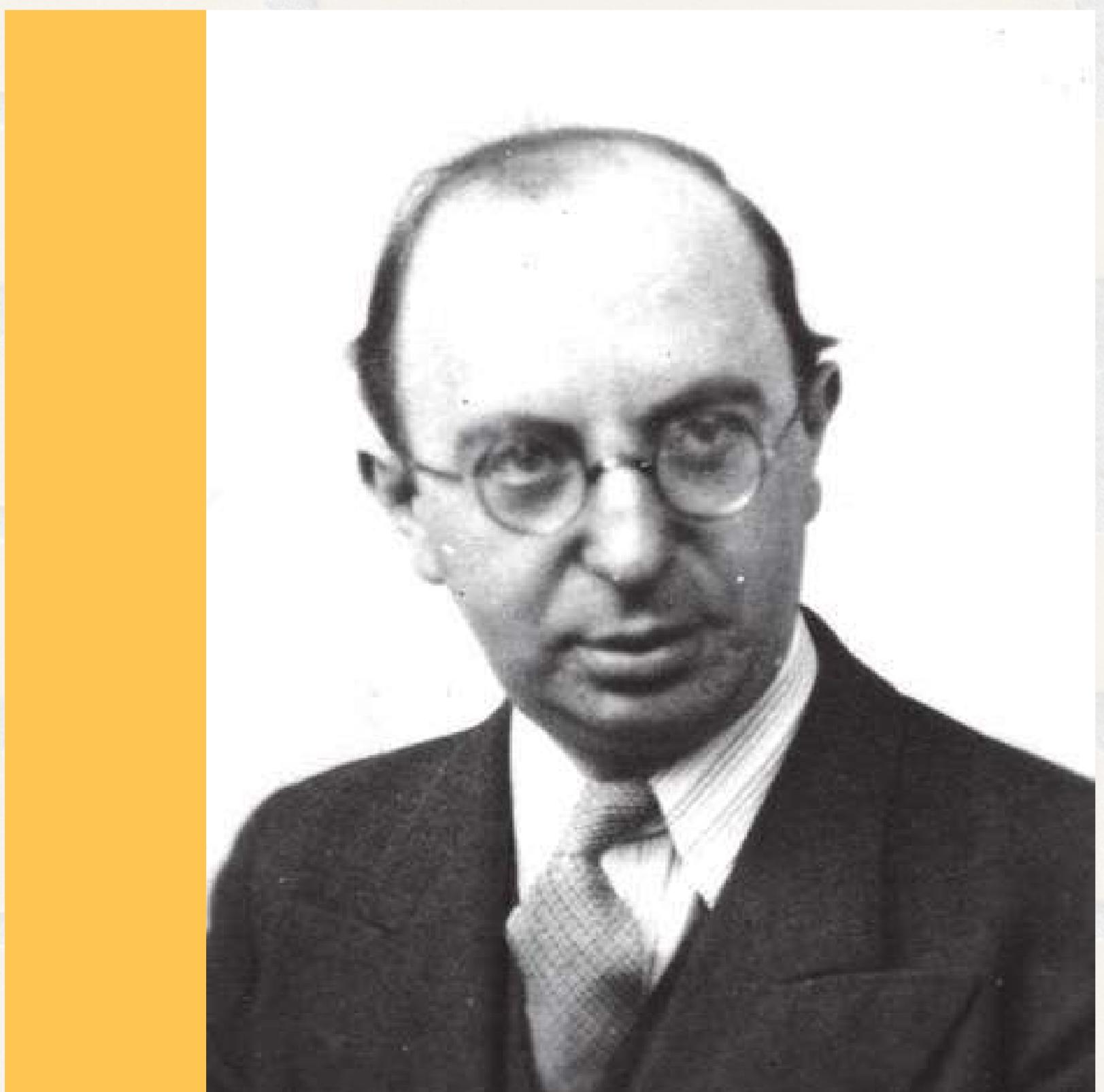
# BÉATRICE KLAPISCH, UNE ÉLÈVE JUIVE



Née en 1927, Béatrice Klapisch entre en 6<sup>e</sup> au lycée Marie-Curie en octobre 1939. Elle habite Cachan où s'est installée en 1921 l'entreprise alimentaire Klapisch Frères dont fait partie son père Joseph avec ses frères David et Solly. Elle se souvient que pendant l'année scolaire 1939-

40, il fallait apporter chaque jour au lycée un masque à gaz dans un tube en fer avec une bandoulière. La rentrée scolaire suivante se fait au lycée Lakanal où s'est réfugié le lycée Marie-Curie. Les lycéennes empruntent la grande porte, côté Bourg-la-Reine, et les lycéens la petite porte, côté parc de Sceaux, afin d'éviter toute fréquentation. Ce qui ne les empêche pas de se retrouver à la gare.

Le 14 mai 1941, lors de la rafle du billet vert, son père, malgré la dissuasion de ses frères, se rend sur convocation au commissariat de Gentilly où il est arrêté, puis interné dans le camp de Beaune-la-Rolande. Il est assassiné le 28 août 1942, deux mois après son arrivée à Auschwitz, car il casse malheureusement ses lu-



Joseph Klapisch  
© Collection Béatrice Klapisch-Katz.

nettes, ce qui le rend inapte au travail de comptable auquel il a été affecté. Alors que David et Solly, les deux oncles de Béatrice se réfugient avec leurs familles en zone sud, la mère de Béatrice reste à Cachan, espérant le retour de son mari.

Arrive le dimanche 7 juin 1942 : tous les Juifs de la zone occupée doivent désormais porter une étoile jaune et lorsqu'ils prennent le métro ou le train, ils doivent voyager en 2<sup>e</sup> classe dans le wagon de queue. Le lundi, Béatrice arrive au lycée, ornée de cette étoile jaune. Elles sont deux dans sa classe, une classe qui se divise en deux, les « pour » qui soutiennent les deux élèves juives et les « contre » qui ne lui adressent plus la parole.

Pour se rendre au lycée, Béatrice prend la ligne de Sceaux à la gare d'Arcueil-Cachan et doit monter dans le seul wagon autorisé aux Juifs. Au retour du lycée, elle constate que la directrice, M<sup>me</sup> Suzanne Forfer, voyage dans ce même wagon et s'assoit par solidarité à côté d'elle, à l'étonnement de ses camarades de classe, ce qui lui réchauffe le cœur.

Source : © Gérard Najman, « La famille Klapisch », Chroniques du Val de Bièvres, n° 108, 2020.

Le 16 juillet 1942, lors de la rafle du Vel' d'Hiv, la police frappe au domicile de Béatrice. Sa mère ne répond pas et s'enfuit en zone sud avec l'aide de Gaston et Emma Bourdon, anciens employés des Klapisch, qui avaient proposé leur aide. Après la guerre, Béatrice n'est plus en capacité de reprendre ses études et doit travailler. Sa démarche auprès de Yad Vashem a permis de faire reconnaître en 2022 comme des « Justes » Gaston et Emma Bourdon.

# ALICE PICK: UN PROFESSEUR FACE À LA MACHINE GÉNOCIDAIRE



Avant toute exigence de l'occupant allemand, le régime de Vichy mena une politique d'exclusion des Juifs leur interdisant notamment l'enseignement. Suite à la promulgation de la loi du 3 octobre 1940 portant « statut des Juifs », Alice Pick, professeur agrégé de mathématiques, fut ainsi déchue de son professorat. Son courage et son dévouement lui permirent d'échapper avec sa famille aux arrestations.

Alice Cohen est née le 23 mars 1892 à Paris. Elle fut reçue 3<sup>e</sup> à l'agrégation féminine de mathématiques en 1918. Elle était la sœur de l'historien Robert Cohen, professeur au lycée Henri IV et collaborateur de Gustave Glotz dont il poursuivit l'*Histoire générale* consacrée à la Grèce. En 1927, Alice Cohen se maria à Bourg-la-Reine avec Hugo Pick, négociant.

Alors qu'elle enseignait depuis 1919 au lycée de jeunes filles de Chartres, mais résidait avec ses parents à Bourg-la-Reine, elle accepta après son mariage un poste au lycée Buffon à Paris. Ce poste avait été créé pour elle, mais elle n'y était que détachée, car une femme qui n'était pas reçue à l'agrégation masculine ne pouvait pas être titularisée dans un lycée de garçons. Elle fit partie de l'équipe fondatrice du lycée Marie-Curie à son ouverture en 1936.

Alice Pick.  
©Archives Famille Pick.

# L'HOMMAGE D'ALICE PICK À SUZANNE FORFER

Votre situation, Madame la Directrice, était très délicate. En contact journalier avec les autorités occupantes, puisque vous étiez dépossédée de votre beau lycée, vous viviez désormais toute la journée dans un coin du lycée Lakanal, sous les yeux des Allemands. Chacune de vos actions, de vos paroles, risquait d'être jugée et tendancieusement interprétée. Non seulement votre personne était en danger, mais il vous fallait penser que de vous dépendaient des centaines d'êtres humains. Vous aviez le droit d'être imprudente pour vous, mais il vous fallait avant tout penser à tout ce qu'une imprudence de votre part pouvait faire peser sur cette maison.

Il vous fallait savoir opposer une fin de non-recevoir digne, ferme et polie aux exigences sans cesse croissantes de voisins que vous supportiez mal. Il fallait faire comprendre à une jeunesse généreuse et frondeuse que certaines plaisanteries ne pouvaient être tolérées, car elles mettaient en danger l'existence de toutes. Il vous fallait lutter parfois avec certaines de vos collaboratrices que l'indignation devant les mesures de nos maîtres provisoires poussait à de folles imprudences. Il vous fallait, quelle que fût la sympathie que vous aviez pour elles, sembler ignorer le travail souterrain et efficace de celles qui adhéraient à la Résistance.

Et cette tension épuisante dans laquelle vous avez vécu pendant ces quatre ans n'a jamais paralysé la générosité de votre cœur. Pas un instant, vous n'avez abandonné celles que les circonstances traitaient à cette époque comme des hors-la-loi. Eloignée de toutes depuis décembre 1940, je sais, par mes collègues seulement, ce que vous avez fait pour celles de vos élèves qu'une discrimination raciale exposait aux dangers des camps de concentration, usant témérairement de ce que vous pouviez avoir d'appui direct ou indirect pour les aider.

Mais ce que je puis vous dire du plus profond de moi-même, c'est que je n'oublierai jamais ce que vous avez été pour moi à cette époque, me soutenant de votre affection en venant me voir, m'aidant matériellement ou m'adressant des élèves. Et quand les événements m'ont obligée à quitter cette région avec mon mari et mes enfants, vous n'avez pas craint de rester en contact avec moi et de me conserver votre appui. Vous ne sauriez croire combien, dans nos cachettes plus ou moins précaires, il m'était doux de recevoir à travers vous, Madame, le témoignage de solidarité de mes collègues, si bien que, m'épanchant à mon tour et oubliant un moment notre existence menacée, il me semblait encore être au milieu de vous.

DISCOURS D'ALICE PICK PRONONCÉ EN 1954  
LORS DU DÉPART EN RETRAITE DE M<sup>LE</sup> FORFER. © Archives des Amis de Sceaux.

# DEUX FILS SCOLARISÉS AU LYCÉE LAKANAL

Proche de ses parents, Alice Pick décida après son mariage de résider près de chez eux à Bourg-la-Reine avec son mari et ses enfants : Jean-Claude né en 1930 et Robert né en 1932. Afin de mieux pouvoir s'occuper de sa famille, Alice Pick demanda en 1934, puis 1935, à être affectée au lycée Marie-Curie alors en cours de construction. Ses deux garçons entrèrent dans les classes primaires du lycée Lakanal à partir de 1938.

De 1939 à 1940, la famille se réfugia dans une maison à Prégilbert dans l'Yonne louée dès l'année précédente, au cas où la

guerre éclaterait. Hugo Pick, né en 1888 à Teplice dans la région des Sudètes, était plus inquiet que sa femme d'une telle éventualité après la signature en 1938 des accords de Munich qui avaient saisi l'annexion des Sudètes par l'Allemagne nazie. Alice Pick obtint sur place un détachement au lycée de garçons d'Auxerre.

En 1940-41, les deux garçons réintégreront le lycée Lakanal. Jean-Claude entra en 6<sup>e</sup> dans les murs du lycée Lakanal partiellement occupé par un hôpital militaire allemand et accueillant les classes secondaires, Robert en 9<sup>e</sup> dans les locaux du Cours Florian accueillant les classes primaires.



Classe primaire du lycée Lakanal réfugiée au Cours Florian en 1940 avec M. Rigault. Les classes primaires étaient mixtes accueillant quelques filles assises ici au premier rang.

© Musée Lakanal.

## UN ENFANT FACE À L'ANTISÉMITISME EN SEPTEMBRE 1940

Pour rentrer à la maison, je traverse la place du Marché, bordée de grands panneaux en ciment qui lui servent de clôture, mais qui servent aussi de panneaux d'affichage.

La propagande allemande utilise ceux-ci, bien entendu, et je découvre, un jour, une grande affiche sur laquelle on voit un personnage au nez crochu, aux doigts qui le sont tout autant, qui tient dans ses mains un globe terrestre, avec ce qui doit être une grimace de ravisement et la légende dit, dans mon souvenir : « Ce sont les Juifs qui nous ont apporté la guerre ».

Je rentre à midi à la maison et pendant que je me lave les mains avant de repartir en classe, je dis : « C'est vrai, maman, que ce sont les Juifs qui ont amené la guerre ? », et elle me répond : « Mais tu es juif, tu sais ». Et c'est ainsi que, du même coup, j'ai appris que j'étais juif... et que je me suis mis à craindre les Allemands.

Témoignage de Robert Pick. © Archives de la famille Pick.

# UN PROFESSEUR DÉCHU PAR LE STATUT DES JUIFS

Professeur d'excellence, Alice Pick avait reçu plusieurs distinctions honorifiques: officier d'académie (palmes académiques) en 1927, puis officier de l'instruction civique en 1934. Pour l'ouverture de la classe de Mathématiques élémentaires (Mathélém) à la rentrée scolaire de 1937, elle avait été l'un des deux professeurs de mathématiques pressentis, avec Antoinette Minois, pour y enseigner. Lors de son détachement au lycée de garçons d'Auxerre en 1939-40, on lui avait confié la responsabilité de la classe de Mathélém, passant le baccalauréat à raison de 9 heures de mathématiques par semaine.

Alice Pick fut déchue de son professorat suite à la promulgation par le régime de Vichy de la loi du 3 octobre 1940 portant «statut des Juifs». L'article 7 mettait à la retraite d'office tous les membres «juifs» de l'enseignement, du primaire au supé-

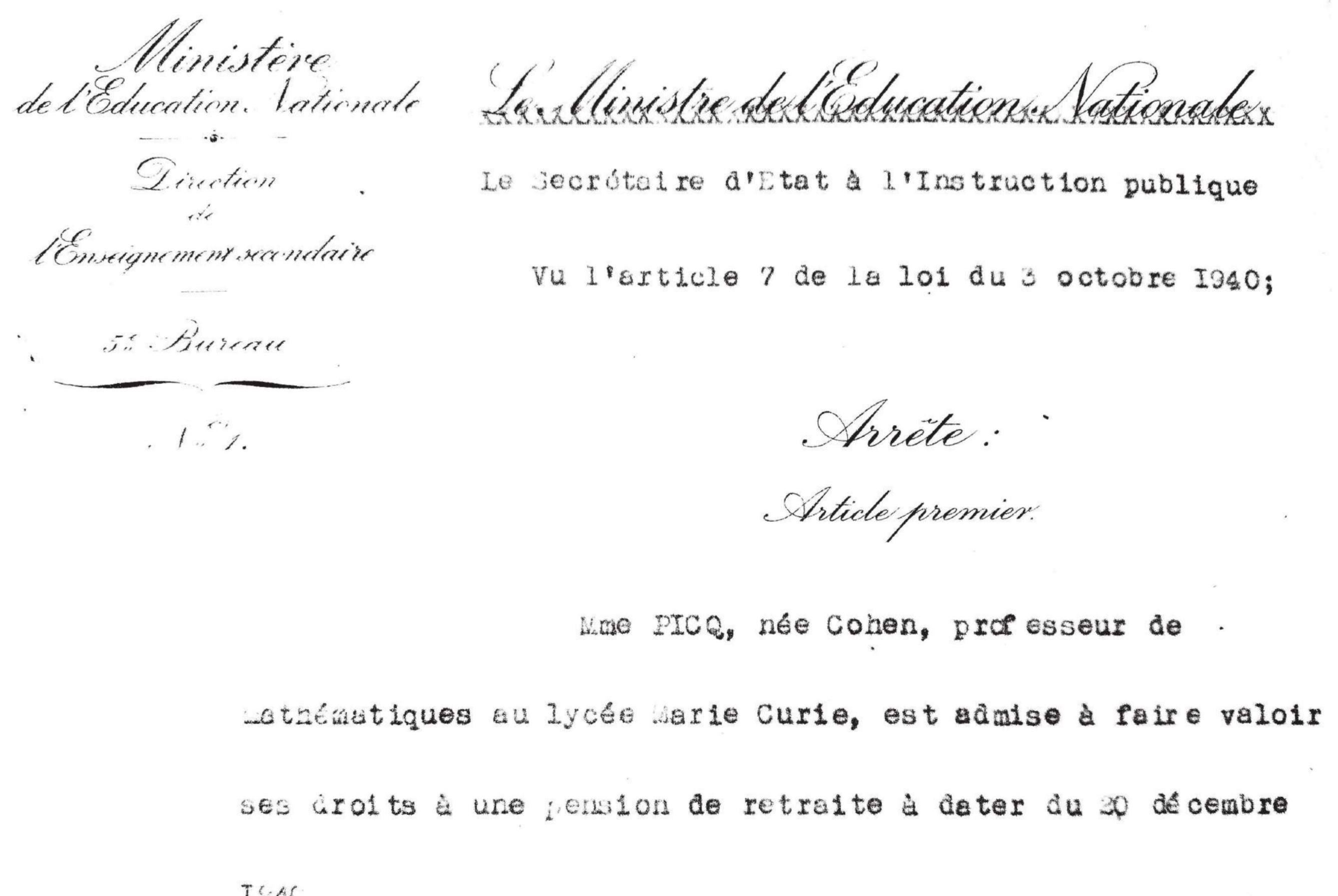
## TÉMOIGNAGE DE SIMONE FLAHAUT

Mme Pick, **extraordinaire professeur** de mathématiques, était juive. Obligée de quitter ses élèves, elle dit: «Mes enfants, c'est le dernier cours que je vous fais; on ne me reproche pas mon enseignement, mais je suis juive et je n'ai plus le droit de vous enseigner.»

©Archives des Amis de Sceaux.

rieur. Le décret du 3 octobre 1940, publié au *Journal officiel* le 18 octobre, devait être appliqué dans les deux mois.

Tous les enseignants juifs furent donc révoqués le 18 décembre 1940. Alice Pick prononça un adieu à ses élèves qui marqua durablement leur mémoire. Tenace, elle demanda le 28 octobre 1941, avec l'appui de la directrice Suzanne Forfer, l'augmentation du montant de sa retraite, du fait d'un changement rétroactif d'échelon.



©Archives nationales.

# LE SOUTIEN DE SES COLLÈGUES ET DE LA DIRECTRICE

Les professeurs du lycée Marie-Curie s'unirent pour essayer de défendre Alice Pick et obtinrent que lui soit octroyé une dérogation à sa mise à la retraite anticipée. Elles écrivirent une lettre au recteur de Paris, Jérôme Carcopino, dans laquelle elles vantaient ses qualités de professeur et insistaient sur la carrière militaire remarquable de son frère, Robert Cohen, qui durant la Première Guerre mondiale fut décoré de la croix de guerre pour sa bravoure.

Cette lettre, écrite en novembre 1940, fut accompagnée par une note de la directrice Suzanne Forfer, aussi explicite que le lui permettait sa position de fonctionnaire d'autorité. La réponse de Jérôme Carcopino fut négative, estimant que les titres exceptionnels de Robert Cohen ne pouvait être réversibles sur sa soeur. □

Un autre professeur, menacé de révocation, bénéficia dans ses démarches de l'appui de Suzanne Forfer : Mlle Andrée Giger Magnus, née en France d'un père suisse naturalisé en 1925 et d'une mère française, déchue de son professorat en latin-grec par la loi du 17 juillet 1940 limitant la fonction publique aux citoyens nés d'un

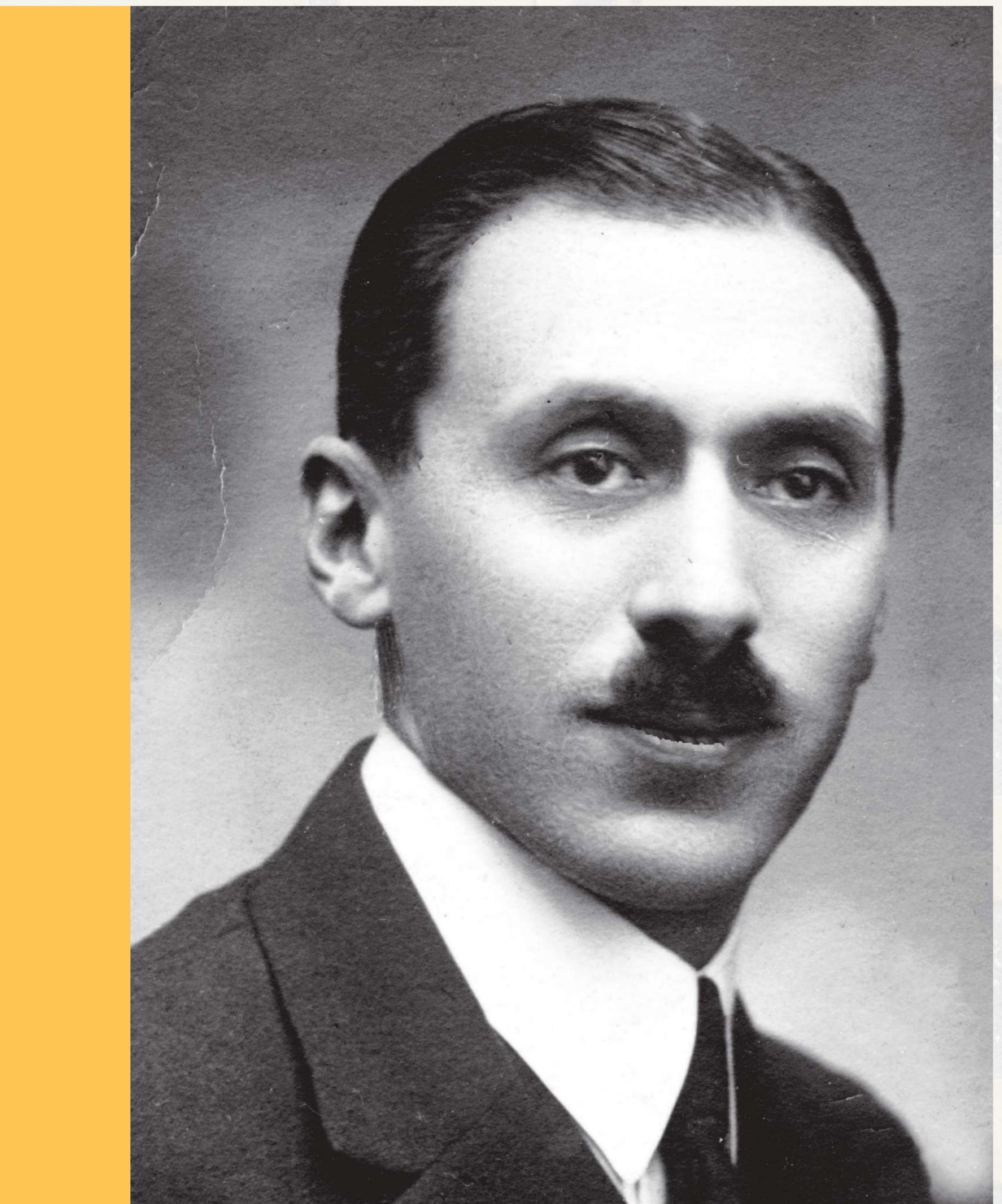


Classe de Mathélem avec à gauche M<sup>me</sup> Antoinette Minois, professeur de mathématiques et à droite M<sup>me</sup> Suzanne Choplín, professeur qui fonda et dirigea le laboratoire de sciences physiques, collègues d'Alice Pick.

©Musée du Lycée.

père originaire français. Au motif similaire que ses 4 oncles et ses 2 frères avaient combattu dans l'armée française, dont un prisonnier en Allemagne, elle conserva son poste.

Les collègues d'Alice Pick des lycées Marie-Curie, mais aussi Lakanal, où enseignaient les maris de ses collègues, dont Antoinette et Serge Minois, professeurs de mathématiques, voisins à Bourg-la-Reine, décidèrent de ne plus donner de leçons particulières afin qu'elles lui soient confiées.



Hugo Pick. ©Archives Famille Pick.

### L'ÉTOILE JAUNE À LAKANAL

Je me souviens de mon entrée en classe, le lendemain du jour fatidique : un grand silence règne dans la salle, et seul, un élève, dont le père était connu pour être un collaborateur, dira, à voix basse mais je l'entends, bien sûr, fort distinctement, lorsque je passe à côté de lui : "Sale Juif".

Témoignage de Robert Pick, alors en 8<sup>e</sup>.

À Lakanal, j'avais un copain dont le nom était Picq. Un jour, on leur a mis une étoile - c'était en 1942 - , à la rentrée, il a disparu et n'est jamais revenu à l'école. On était très surpris.

Témoignage de M. Barrère. ©Archives des Amis de Sceaux.

# UN QUOTIDIEN DIFFICILE, LE PORT DE L'ÉTOILE JAUNE

Alice Pick, mise à la retraite d'office, fut confrontée avec sa famille à un quotidien très difficile, commun à beaucoup de Français à cette époque, lié à la pénurie de produits alimentaires et de moyens de chauffage, mais aggravé par la perte de son emploi. Outre les cours particuliers adressés par ses collègues, elle corrigeait des devoirs par correspondance lors des vacances scolaires.

En octobre 1940, son mari Hugo Pick dut mettre en liquidation sa petite société, Pick et Cie, spécialisée dans l'exportation de peaux de cuir brutes, en difficulté dès 1938 avec l'annexion des Sudètes et surtout à partir de mars 1939 avec l'annexion par l'Allemagne nazie du reste du territoire tchèque où se trouvait la grande usine de chaussures Bata, son principal client. Né à l'époque de l'empire austro-hongrois, Hugo Pick parlait très bien l'allemand,

mais aussi le tchèque, le yiddish et l'anglais, ce qui fut un atout pendant la guerre pour trouver des emplois salariés. Il fut embauché comme secrétaire dans une société de commerce sidérurgique exportant en Allemagne qui le recruta pour sa connaissance de l'allemand.

Suite à l'ordonnance du 29 mai 1942, Alice Pick et ses deux fils durent porter l'étoile jaune. Tous les Juifs, âgés de plus de 6 ans, habitant en zone occupée, devaient retirer dans le commissariat de police dont dépendait leur domicile et contre la remise d'un point textile cet insigne en trois exemplaires et le porter de manière visible sur le côté gauche de la poitrine. Hugo Pick était à cette date passé en zone sud.

# LE PASSAGE EN ZONE SUD ET LES MENACES D'ARRESTATION

Suite à l'offensive allemande en mai 1940, Hugo Pick était venu chercher sa famille à Prégilbert dans l'Yonne pour fuir dans le Sud-Ouest en Dordogne. C'est là qu'ils apprirent la signature de l'armistice le 22 juin 1940 et la coupure de la France en «zone occupée» et «zone non occupée», dite aussi «zone sud». Hugo Pick souhaitait partir en Espagne, mais Alice Pick refusa, se devant selon elle en tant que fonctionnaire de ne pas quitter son poste.

Elle écrivit une lettre demandant son affectation dans un lycée du Sud-Ouest, à Toulouse, Montauban, ou Montpellier, du fait de l'inquiétude très grande de son mari pour sa sécurité et celle de leurs deux enfants de 8 et 10 ans. L'inspecteur lui enjoignit de revenir au lycée Marie-Curie, lui assurant qu'étant fonctionnaire elle n'avait à craindre aucun danger.

Le 12 décembre 1941, la première rafle de Juifs français fut organisée par les Allemands. Hugo Pick passa en janvier 1942 en zone sud pour se réfugier à Saint-Étienne. La famille le rejoignit quelques mois plus tard. Jean-Claude et Robert furent scolarisés en 4<sup>e</sup> et en 7<sup>e</sup>.

La famille fut menacée d'arrestation avec l'entrée des Allemands en zone sud le 11 novembre 1942 et dut changer plusieurs fois de domicile. Alice Pick réussit à partir de 1943 à enseigner en classe de Mathélem dans un établissement privé catholique. Hugo Pick échappa en 1944 à une tentative d'arrestation par la Gestapo venue sur son lieu de travail.



Jean-Claude et Robert Pick à la fenêtre de la rue Michel-Rondet en avril 1944 à Saint-Étienne dans la chambre où ils vécurent pendant trois mois au printemps 1944, après que leur père ait échappé à une arrestation.

© Archives Famille Pick.



Fausse carte d'identité d'Alice Pick au nom d'Antoinette Piron, avec la mention État français et le tampon de la ville de Lyon, datant de 1943.

© Archives Famille Pick.

# M<sup>ME</sup> WARIN, PROFESSEUR ET ÉPOUSE DE RÉSISTANT

Un autre professeur a connu un destin difficile avec ses enfants pendant la guerre: Anne-Marie Warin, professeur de Lettres et femme du résistant Jean Warin, également professeur de Lettres au lycée Michelet, qui fut déporté en 1944 dans un camp allemand où il mourut d'épuisement. Âgé de 30 ans, il laissa une veuve et trois jeunes orphelins. □

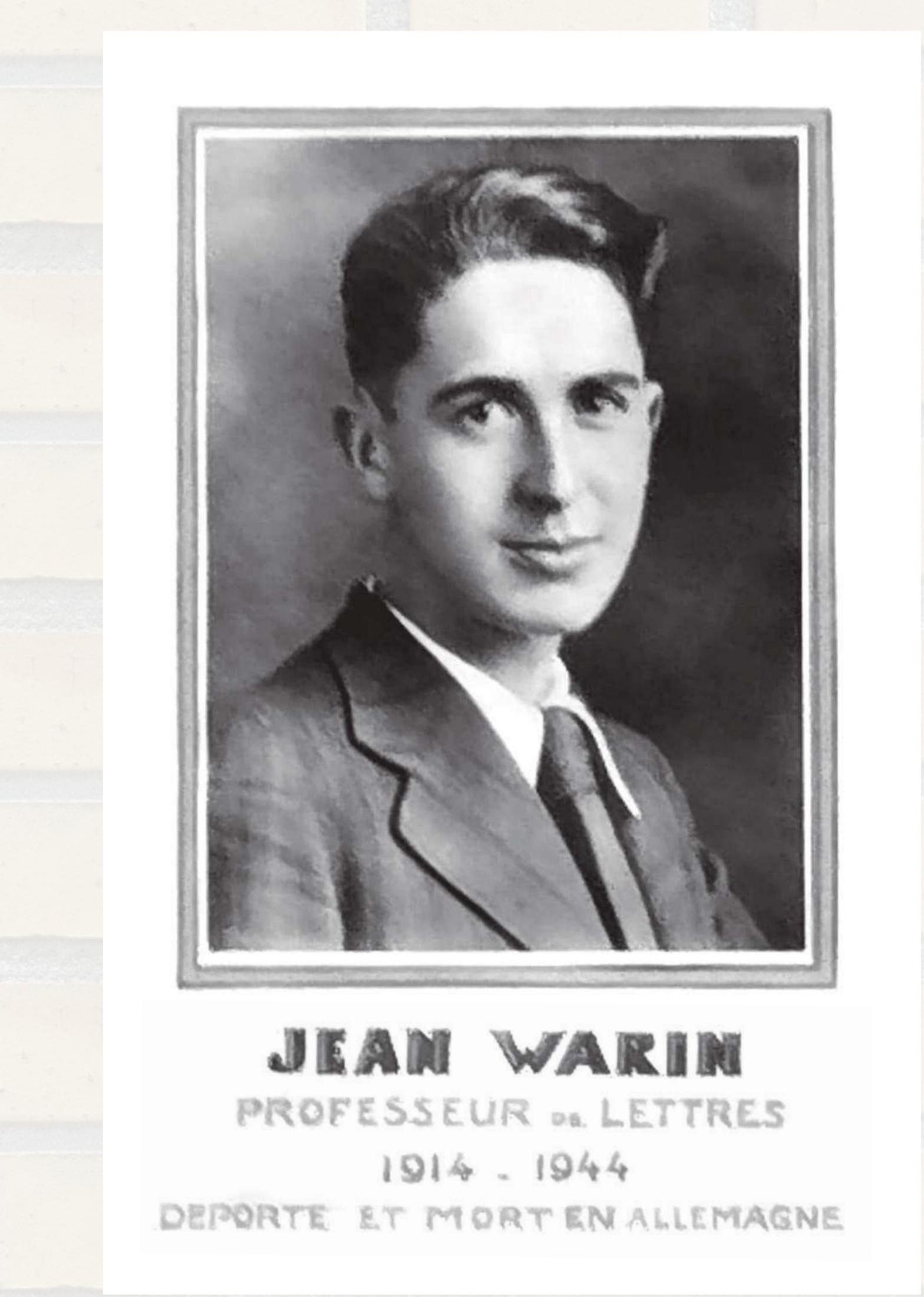
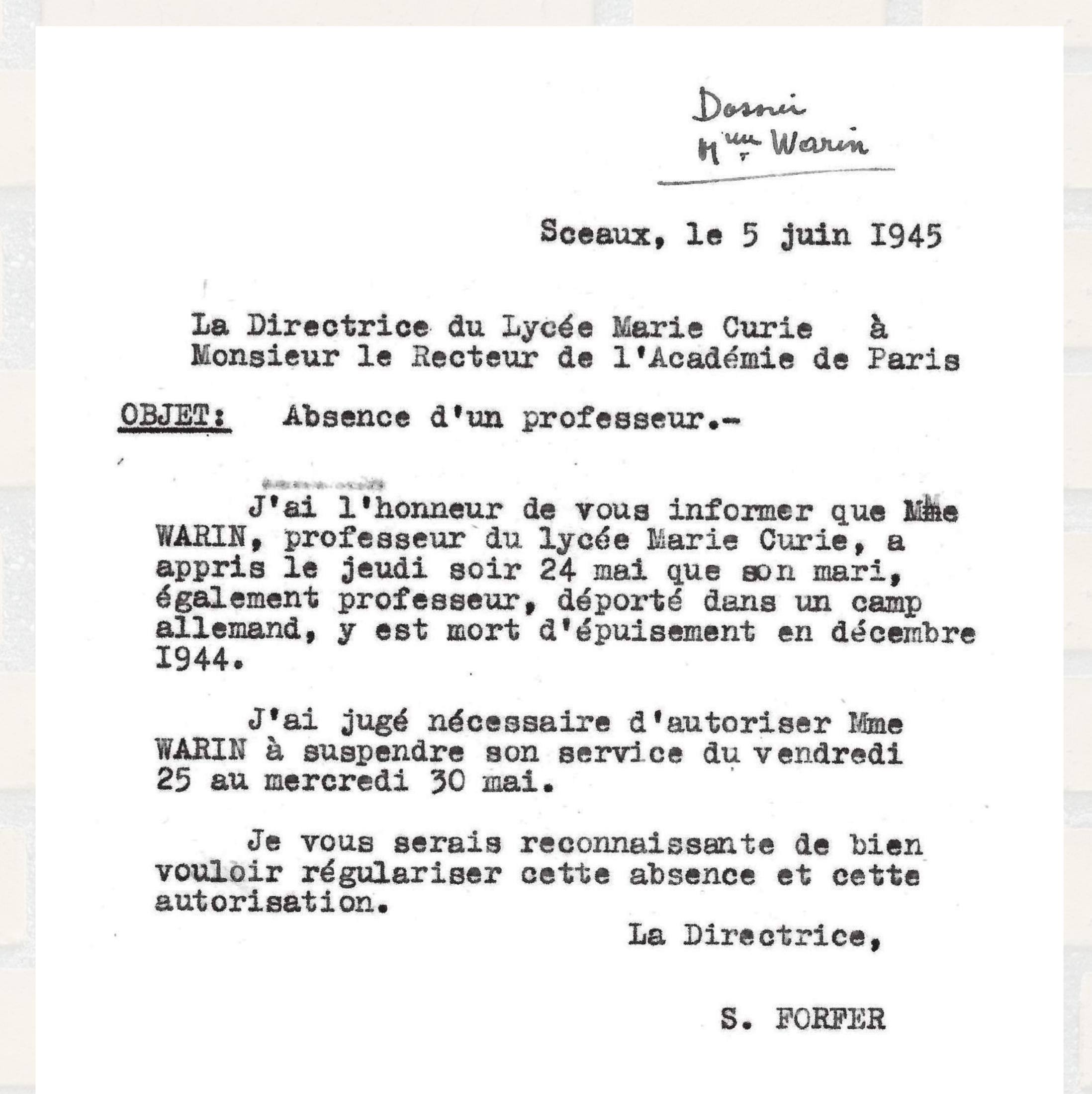
Dans le même camp mourut le 21 décembre 1944 Jean Gosset, chef du réseau Cohors-Asturias, professeur de philosophie, collègue de Jean Warin au lycée Ronsard à Vendôme. Ses filles furent

## TROIS ARRESTATIONS POUR FAITS DE RÉSISTANCE

- En août 1941, à Vendôme, la *Kommandantur* établit une liste de fonctionnaires qui devaient faire des rondes nocturnes pour empêcher la pose d'affiches clandestines et essayer de découvrir les auteurs de ces affichages. Jean Warin, alors professeur au lycée Ronsard, figurait sur cette liste et refusa de participer à ces rondes. Il fut arrêté et condamné à 6 mois de prison.
- En octobre 1942, Jean Warin fut nommé au lycée Michelet. Il appartenait au réseau de résistance Cohors créé en 1942 et renommé ensuite Asturias. Il fut arrêté chez lui le 10 décembre 1943 et relâché quelques jours après, sans pouvoir connaître les motifs de cette arrestation.
- Le 9 mai 1944, arrêté de nouveau à son domicile, il fut emmené à Compiègne, puis en Allemagne, où il mourut dans le camp de Neuengamme, près de Hambourg, le 17 décembre 1944.

scolarisées pendant la guerre dans les classes primaires du lycée Marie-Curie et y achevèrent leur scolarité jusqu'au baccalauréat.

Jean Warin reçut la médaille de la Résistance à titre posthume et son nom fut donné dès 1945 à la salle de travail des professeurs du lycée Michelet, devenue ensuite la Bibliothèque Warin. Anne-Marie Warin acheva sa carrière au lycée Marie-Curie.



©Archives Lycée Marie-Curie.

©Archives Lycée Michelet.

# LA RÉINTÉGRATION D'ALICE PICK AU LYCÉE MARIE-CURIE

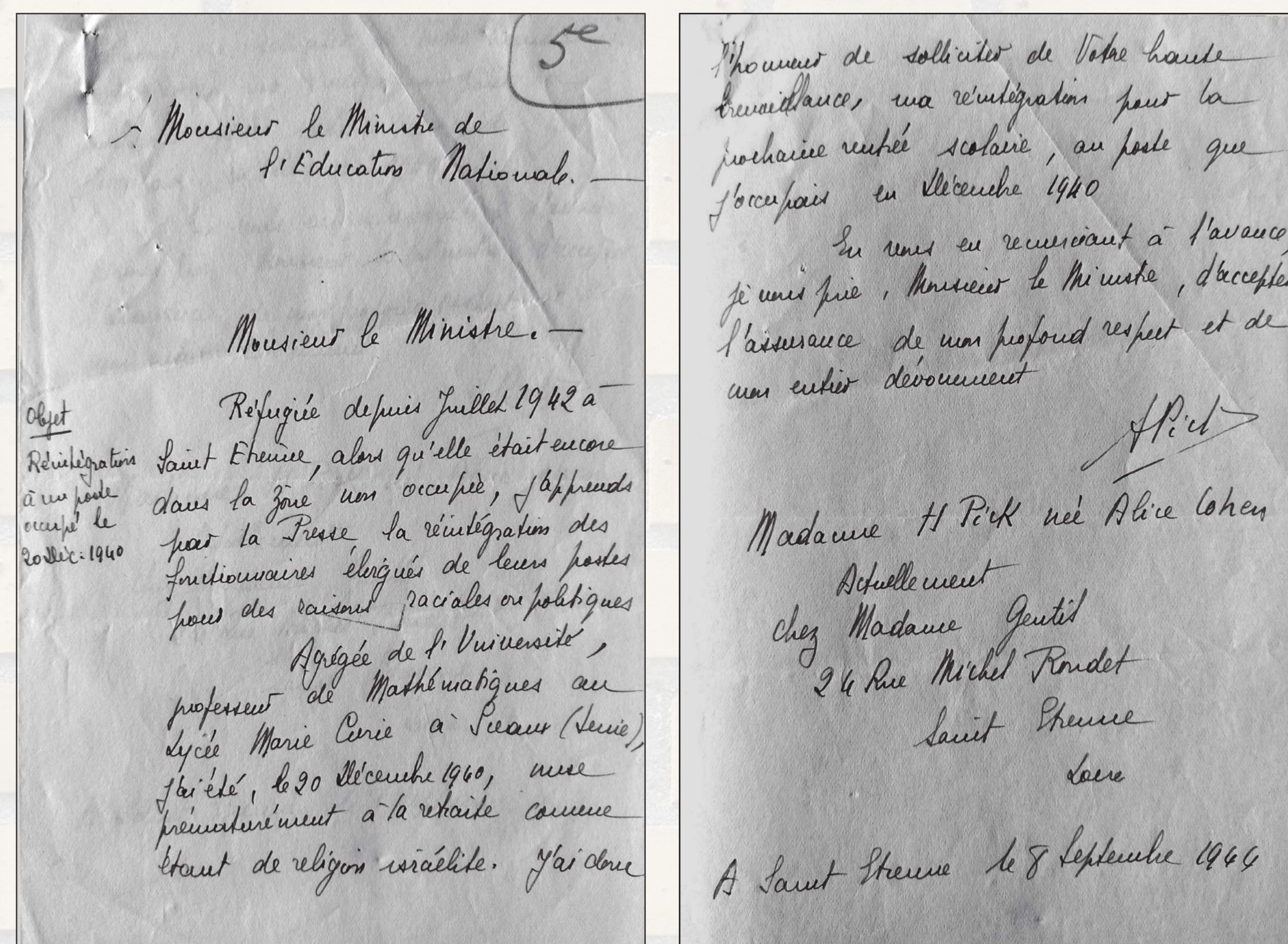
Le 17 août 1944, l'état-major de la *Luftwaffe* évacua le lycée Marie-Curie. Le 19 août, une formation de *Waffen SS* lui succéda. Le 22 août, cette dernière quitta Sceaux et Suzanne Forfer reprit le contrôle de l'établissement. Une cérémonie en l'honneur de la Libération fut organisée le 31 août dans la cour centrale en présence du personnel du lycée Lakanal.



Classe de Seconde C avec M<sup>me</sup> Pick en 1947-48.

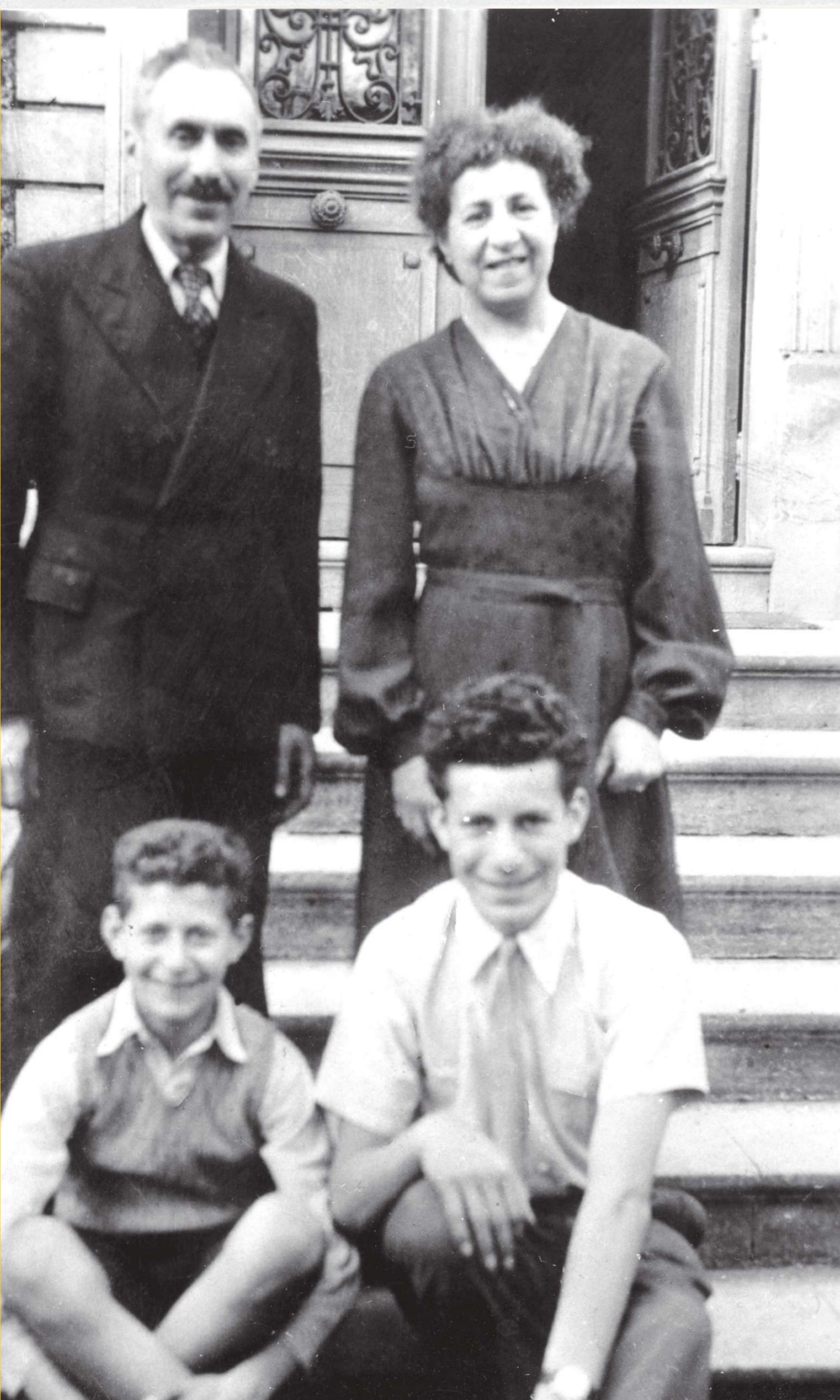
© Collection Yvonne Letrilliart.

Alice Pick obtint sa réintégration en octobre 1944 au lycée Marie-Curie où elle finit sa carrière. Elle habitait désormais avec sa famille rue du Lycée à Sceaux dans une maison louée à sa collègue Hélène Vogel, partie dès 1939 en détachement à Valence, puis affectée au lycée Montgrand à Marseille en 1941, après un an de congé sans soldes pour convenance personnelle, parce que son mari ingénieur et ses beaux-parents étaient juifs.



© Archives nationales.

# ALICE PICK, UN SOUTIEN POUR SON MARI ET SES ENFANTS



© Archives Famille Pick.

La vie reprit son cours pour Alice Pick – qui prit sa retraite du lycée Marie-Curie en 1957 – et pour ses fils qui réintégrèrent le lycée Lakanal, Jean-Claude en Seconde et Robert en 5<sup>e</sup>. Il n'en fut pas de même pour son mari Hugo Pick, la guerre ayant été fatale à son entreprise de commerce. Il se fit embaucher pendant deux ans grâce à sa connaissance de l'anglais comme chef du personnel à l'hôpital américain de Villejuif.

Hugo Pick ne retrouva donc pas sa position sociale. Il tenta de recréer sa société, mais mourut en 1949, sa santé ayant été très affectée par la guerre. Alice Pick éleva alors seule ses deux fils qui n'avaient pas achevé leurs études. Après sa retraite, elle continua à vivre rue du Lycée à Sceaux et disparut prématurément dix ans après son mari en 1959.

VOICI CE QU'ÉCRIVIT ALICE PICK DANS SA DEMANDE DE DÉPART EN RETRAITE :

Mon mari a tout perdu pendant la guerre. De confession israélite comme moi-même, non fonctionnaire, il a dû fermer sa maison d'exportation dès octobre 1940. Nous avons perdu toutes les économies réalisées par les déplacements que nous avons été obligés de faire pour nous soustraire à l'occupant; par la perte d'une maison d'habitation dont nous venions de terminer l'aménagement, cette maison nous ayant été confisquée, le procès s'est terminé fin 1941, alors que nous étions incapables de plaider en justice; et surtout ces soucis ont fortement porté atteinte à la santé de mon mari qui, malade depuis 1943, est décédé en 1949 alors que mes fils commençaient juste leurs études. Je suis restée seule pour les élever. Toutes ces pertes n'ont pas été compensées par un dommage de guerre quelconque.

© Archives nationales.

# LILIANE KARAIMSKY, ÉLÈVE D'ALICE PICK



Née à Paris en 1927, Liliane Karaïmsky entre en 6<sup>e</sup> au lycée Marie-Curie en octobre 1937. Elle a deux grands frères : Jean né en 1916 et Jacques né en 1919 qui a préféré poursuivre ses études au lycée Buffon à Paris malgré le déménagement de la famille à Cachan.

Liliane se souvient que pendant l'année scolaire 1939-40, le lycée Lakanal était hébergé par Marie-Curie. Filles et garçons restaient soigneusement séparés avec 6 demi-journées de cours par semaine, en alternance. La direction exigeait des jeunes filles

qu'elles ne viennent pas en cours en socquettes, mais en chaussettes longues, afin de ne pas montrer leurs jambes.

	8-9	9-10	10-11	11-12	12-13	13-14	14-15	15-16
LUNDI....	Physique	Philosophie	Histoire	Latin 1a les 15 jours				
MARDI....					Sciences naturelles	Philo	Philo.	
MERCREDI					Travaux pratiques	Etude	Allemand	
JEUDI....	Philo	Philo	Physique	Histoire				
VENDREDI					13 <sup>e</sup> Sciences naturelles	Chimie	Philo.	
SAMEDI...	Géographie	Philo	Philo	Histoire				

Emploi du temps d'une élève en Philosophie en 1939-40. ©Archives départementales.

LYCÉE LAKANAL, SCEAUX (Seine)  
La rentrée de la classe pour laquelle a été inscrit votre fils aura lieu au lycée Marie-Curie, à Sceaux, le à  
L'élève ne sera pas accepté s'il n'est porteur de son masque à gaz.  
Il devra présenter le jour de la rentrée le présent bulletin, faute de quoi il ne sera pas admis.  
LE PROVISEUR, J. GUILLOU

La surveillance fut renforcée à partir de l'année scolaire 1940-41 : les lycéennes n'ont pas le droit de venir accompagnées de lycéens dans la rue sous peine de sanctions disciplinaires. Les deux frères de Liliane mobilisés dans l'armée française sont faits prisonniers et passent toute la guerre en Allemagne.

Le père de Liliane obéit à la première ordonnance allemande du 27 septembre 1940 en faisant recenser la famille. Le tampon JUIF est alors apposé à l'encre rouge sur leur carte d'identité. Une amie de Liliane rompt tout contact avec elle en voyant sur la vitrine du magasin de son père l'affiche avec la mention « Entreprise juive ». Liliane décide en 1942 de ne pas porter l'étoile jaune au lycée. Elle décroche son baccalauréat en juin 1944, malgré le décès de sa mère d'un cancer et de nombreuses alertes où les cours sont pris debout dans les abris du lycée Lakanal.

J'aborde la 3<sup>e</sup> avec un courage décuplé. Les études seront pour moi une échappatoire, malgré les difficultés. Mais l'angoisse m'entoure sans cesse. Les lois antijuives frappent aussi le corps enseignant, puisque les Juifs sont aussi exclus de la fonction publique. En décembre, Madame Pic, notre professeur de mathématiques, est révoquée sans délai. Elle écrit une très belle lettre à toute la classe, dans laquelle elle évoque ses regrets de nous quitter, sans aucune allusion politique. Nous lui répondons collectivement de même. À partir de cette époque, mon angoisse ne fera que croître. Si on élimine les professeurs juifs des établissements publics, quel sera le sort des élèves ? Au lycée, quand un représentant de l'administration entre dans la classe, je tremble d'être appelée chez la directrice et d'apprendre mon exclusion.

©Liliane Karaïmsky, Riga, Cracovie, Paris - Allers sans retour, 2008.